

LES RITES ET L'ÉVANGILE

QUELLE est la place des rites dans la religion chrétienne ? Quels rites l'Évangile peut-il admettre ? Quels sens nous impose-t-il de leur donner ?

Ces questions demandent une réponse claire, à une époque de révision et d'auto-critique comme celle où l'Église est entrée. Encore faut-il que cette réponse soit solidement fondée. Or c'est une tentation facile de l'établir rapidement et à peu de frais sur quelques textes dont nous sommes portés à croire que le sens est évident. « Dieu est esprit, disait le Christ à la Samaritaine, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité » : n'avons-nous pas là comme la maxime qui doit décider de notre pratique et de son interprétation ? Peut-être ; encore qu'il soit toujours dangereux de tout faire dépendre d'une parole isolée et qu'il faille, dans ce cas plus que jamais, s'assurer du sens exact des mots qu'on emploie.

Or, c'est un fait qu'il est une interprétation de cette parole que les protestants ont mise en avant depuis le 16^e siècle, comme si elle ne prêtait pas à la discussion. Elle revient à dire que le seul culte évangélique doit être un culte « spirituel » et sincère. Entendons par là un culte foncièrement intérieur, où les seuls rites qu'on admette sont les expressions les plus dématérialisées qu'il est possible des sentiments de l'âme croyante. Il serait vain de chercher à dissimuler qu'il y a aujourd'hui un nombre considérable de catholiques, prêtres ou laïcs, à qui cette interprétation paraît incontestable. Leur désir de simplification de la liturgie s'en saisit, leur souci également de rendre à l'Église un visage de pauvreté dont elle leur semble s'être trop éloignée. Ils ne songent

pas à supprimer la messe ou aucun des sacrements, mais ils souhaiteraient que nos célébrations eucharistiques se rapprochent le plus possible des formes spontanées d'un quelconque repas d'amitié ou de famille, et que les sacrements en général ne soient plus que l'expression, aussi dépouillée que possible, dans un geste tout « profane » d'apparence, de l'enseignement d'une liturgie réduite à la catéchèse.

Derrière cette interprétation de la formule évangélique en question, on retrouve toute une conception de la religion idéale, présentée comme la religion biblique, et qui a été mise au point, encore dans le protestantisme, par l'école de Tubingue, au 19^e siècle. L'Évangile y apparaît comme le triomphe final d'une opposition progressivement développée tout au long de l'Ancien Testament. C'est l'opposition de la religion de la parole, nous dit-on, à la religion des rites. Elle se traduit dans l'opposition séculaire du prophète aux prêtres, dont le procès de Jésus serait comme le point culminant.

Mais, il faut bien le dire, au moment où tant de catholiques cèdent au vertige de ces interprétations, ceux qui les ont mises en circulation sont saisis de doutes sur leur bien-fondé. Et, il faut le souligner, ces doutes ne sont pas tant le produit d'un désir de rapprochement que l'effet inévitable des progrès d'une exégèse vraiment scientifique, d'une interprétation des textes et de l'histoire bibliques vraiment objective.

Il est bon, certes, et c'est même l'un des plus grands espoirs concrets du mouvement œcuménique, de voir venir à la rencontre les uns des autres les frères encore séparés. Mais il faut bien se garder de confondre avec ce processus l'adoption, par des catholiques méconnaissant leurs richesses traditionnelles, des préjugés désuets d'un protestantisme aujourd'hui dépassé. Les protestants n'auront pas pour l'Église une once d'estime supplémentaire parce qu'ils verront des catholiques endosser avec enthousiasme des idées simplistes dont l'expérience, à eux-mêmes, a révélé la nocivité, cependant qu'un effort de recherche, dont ces catholiques ignorent tout, a découvert aux meilleurs des penseurs protestants que ces fausses évidences ne sont que de misérables sophismes.

L'école scandinave d'exégèse, avec Mowinckel et plus encore avec Haldar et Engnell, suivis par bien d'autres savants d'autres nationalités, comme Aubrey Johnson, a pulvérisé la vision hégélienne de l'histoire de la religion biblique propagée au siècle dernier par l'école protestante de Tubingue. Loin que la prophétie se soit opposée à la religion rituelle en tant que telle, cette école a remis en évidence le fait que les prophètes bibliques, lors même qu'ils n'étaient pas eux-mêmes des prêtres, comme deux des plus grands prophètes, Jérémie et Ezéchiel, pour ne rien dire de Moïse ou de Samuel, étaient soit des membres de guildes liées aux sanctuaires et à leur culte, soit des « laïcs », mais directement concernés par les problèmes cultuels, et ne songeant pas une seconde à les résoudre en les supprimant. C'est que la prophétie trouve elle-même son origine dans les « toroth », c'est-à-dire, au sens premier du mot, des oracles donnés par les prêtres en relation immédiate avec la célébration des sacrifices.

Nous ne devons pas être dupes, à cet égard, de formules délibérément paradoxales, comme celle d'Osée que reprendra le Christ : « C'est la miséricorde que je veux, et non les sacrifices », ou les formules plus outrancières encore d'Isaïe : « J'ai en horreur l'encens... Je hais vos fêtes et vos solennités... Ne m'importunez plus avec vos sacrifices... Quand vous priez, je n'écoute pas..., etc. »

Osée ne prêchait nullement par là une abolition des sacrifices, mais une appréhension renouvelée de leur sens : du signe qu'ils sont de l'amour gratuit et généreux de Dieu pour son peuple, lequel doit engager ce peuple dans la pratique d'un amour semblable. Tout le contexte de son livre le montre. Et, pour Isaïe, la vision inaugurale de son ministère, qui lui fait découvrir la présence invisible de Dieu dans le sanctuaire de Jérusalem, adoré par les Séraphins, devrait suffire à nous assurer qu'il a bien moins moralisé la religion, comme le disaient les exégètes du siècle dernier, que sacralisé la morale. C'est-à-dire que, bien loin d'évaporer la notion et la réalité du sacré dans un moralisme « laïc », il a assumé décidément les obligations de la justice la plus exigeante

dans la religion sacrale : le Dieu avec qui nous entrons en contact, ou plutôt qui entre en contact avec nous par les rites, est le Dieu juste, et les rites nous apporteront la malédiction et non la bénédiction si nous n'y découvrons pas cette exigence, si la justice n'y devient pas cette obéissance où se prolonge la foi au Dieu vivant présent parmi nous...

Ce qu'il y a de plus remarquable ici, c'est que la correcte interprétation des oracles prophétiques rejette très précisément dans l'interprétation d'hier son humanisme subjectiviste. Loin de tendre vers l'abolition du rituel par un rituel qui ne serait plus qu'une expression en quelque sorte naturelle des sentiments de l'homme religieux, ce sur quoi tous les prophètes insistent, c'est que le rituel exprime la présence souveraine du Dieu de sainteté, et nous soumet par conséquent à toutes ses exigences, en même temps qu'il nous assure de ses promesses, les unes et les autres radicalement surnaturelles.

C'est exactement dans le même sens que l'exégèse d'un Cullmann, par exemple, nous montre que nous devons interpréter le « culte en esprit et en vérité » de l'évangile johannique. Ce n'est pas un culte spirituel et sincère, en ce sens qu'il serait l'affaire tout intérieure de notre âme, et de la pure expression de ses sentiments. L'esprit dont il y est parlé n'est nullement l'âme humaine, opposée aux gestes du corps, ou aux réalités du monde matériel en général. Non seulement cette opposition est ce qu'on peut imaginer de moins biblique, mais ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit ici, tout simplement parce que l'« esprit » dont parle Jésus n'est pas l'esprit de l'homme mais l'Esprit de Dieu. Le culte en Esprit de l'évangile johannique, c'est non un culte essentiellement ou purement intérieur, mais un culte où ce n'est plus notre esprit qui adore, intercède, rend grâces, mais cette réalité souveraine de l'Esprit divin, prenant possession de nous par les sacrements que le Christ a institués et que l'Eglise célèbre. La réception effective de cet Esprit est conditionnée par la « vérité » reconnue, c'est-à-dire par la fidélité de Dieu à ses promesses, spécialement celles de l'Évangile, et plus généralement par le « don de Dieu », de sa connaissance

vivante, qui est union et conformation, « don » qu'il nous a fait dans le Christ. Le culte en Esprit et en vérité, ce n'est donc pas simplement le culte spirituel et sincère, d'un homme religieux gonflé de son exclusive importance, c'est le culte que l'Esprit du Christ ressuscité peut seul célébrer en ceux qui croient en ce Jésus comme au « don de Dieu », qu'Il leur donne par Ses voies qui ne sont pas les nôtres et qu'ils doivent accepter dans la soumission de la foi.

Nous ne voulons pas développer toutes les conséquences de ce qui précède mais seulement en indiquer quelques-unes. Il est bien certain qu'un culte ne sera chrétien que si cette vérité en est l'âme, et si ses rites sont donc au service de cette même vérité. Mais cette vérité est un mystère, le Mystère par excellence. Il ne saurait donc être question de réduire le rituel chrétien à un didactisme imagé, renonçant à exprimer rien qui dépasse la compréhension immédiate de l'homme naturel.

A plus forte raison ne saurait-on présenter comme l'idéal du culte évangélique une simple consécration d'usages profanes, où l'arrière-plan du Mystère sacré entre tous, celui de la présence du Dieu Sauveur, du Christ glorieux nous introduisant auprès du Père, ne transparaitrait pas. Un culte évangélique doit, certes, nous toucher au plus profond de notre humanité, mais il ne peut le faire qu'en l'introduisant dans cet *admirabile commercium*, dans cette rencontre avec le Dieu transcendant qui prosternait Isaïe, et qui, devant Jésus lui-même, prosternait les Apôtres et les premiers disciples, dès là qu'ils reconnaissaient en lui ce que « la chair et le sang » ne peuvent révéler.

C'est dire que le culte évangélique ne saurait être un culte dominé par la seule utilité de l'homme, mais bien par la glorification de Dieu révélé en Jésus-Christ : un culte eucharistique, non en ce sens affadi d'une reconnaissance égocentrique pour les bienfaits reçus, mais au sens authentique d'une dépossession de nous-mêmes, face au Dieu de toute grâce, qui est aussi le seul auquel toute gloire doive être rendue.

D'où le vrai sens dans lequel ce doit être un culte pauvre : ce doit être un culte *de pauvres*, au sens bibli-

que d'un culte où tout exprime la gratuité et la souveraineté du « don de Dieu », qui peut se servir de tout pour s'exprimer, sans être jamais asservi à rien. Cette pauvreté-là appelle la beauté la plus radieuse, loin de l'exclure, tout autant qu'elle repousse le confort, soit matériel soit spirituel. Des églises « fonctionnelles », où tous les symboles religieux sont desséchés au maximum, cependant que les fidèles y jouissent de toutes les aises que leur procurerait un cinéma des Champs-Élysées, loin d'en être l'enveloppe idéale, en sont la négation totale. Au contraire, telle église russe de l'émigration que j'aie connue, où la liturgie se célébrait dans le sous-sol sans sièges et sans feu d'un garage désaffecté, devant quelques icônes merveilleusement évocatrices, avec les chants et le rituel le plus glorieux, en reste pour moi une expression presque idéale. Epiphanie de la Présence dans le monde, qui dépasse le monde : tel doit être le culte « en Esprit et en vérité ».

LOUIS BOUYER.